

## CHAPITRE 2

### *Le sens des affaires*

Arriva le samedi matin. C'était une magnifique journée d'été dont la terre elle-même semblait se réjouir.

Tom sortit avec un baquet rempli de blanc de chaux et une brosse fixée au bout d'un long manche. Arrivé sur la chaussée, il considéra la palissade qui entourait le jardin. Son visage s'allongea. Vingt mètres de planches qui s'élevaient à une hauteur de deux mètres ! C'est en soupirant qu'il trempa sa brosse dans le baquet. Il la passa le long de la planche la plus élevée, compara l'étroite bande tracée par sa brosse au vaste espace qu'il lui fallait blanchir, s'assit par terre et s'abandonna à un profond découragement. Il songea aux projets qu'il avait formés pour cette journée qui débutait si mal. Bientôt ses camarades, libres après la classe du matin, allaient se montrer. Comme on se

moquerait de lui en le voyant travailler ! Tout à coup, il eut une idée lumineuse, une véritable inspiration. Il ramassa sa brosse et se mit tranquillement à l'ouvrage. Ben Rogers, celui dont il redoutait le plus les moqueries, apparaisait à l'horizon.

À son allure, on voyait que Ben se préparait à passer une journée bien joyeuse.

— Ohé, mon pauvre vieux, Sid m'a raconté que tu es obligé de travailler, reprit le nouveau venu d'un ton compatissant.

— Tiens, c'est toi, Ben ?

— Dis donc, nous allons nous baigner. Tu voudrais bien nous accompagner, pas vrai ? Mais non, tu dois travailler, naturellement.

Tom le regarda d'un air étonné.

— Qu'appelles-tu travailler ?

— Ah ça, est-ce que tu ne travailles pas ?

Tom changea son baquet de place et répondit d'un air insouciant :

— Peut-être que oui, peut-être que non ; mais la besogne ne déplaît pas à Tom Sawyer.

— Tu ne me feras pas croire que tu t'amuses ! La brosse continuait son petit train-train.

— Crois ce que tu voudras. Seulement tu oublies qu'on n'a pas tous les jours la chance

de badigeonner une palissade.

La question se présentait sous un nouvel aspect. Tom passa délicatement son pinceau le long d'une planche, se recula pour admirer l'effet, ajouta une couche, puis recommença le même manège. Son compagnon, qui suivait chaque mouvement du peintre, se sentait de plus en plus intéressé. Bientôt il s'écria :

— Tom, laisse-moi badigeonner un peu !

Tom parut sur le point d'accepter, mais il changea d'avis.

— Non, non, dit-il, tu ne saurais pas, c'est amusant mais trop difficile pour celui qui n'y connaît rien.

— Vrai ? Allons, passe-moi la brosse, je m'en tirerai aussi bien que toi.

— Ben, je ne demanderais pas mieux que de te faire plaisir, mais c'est tante Polly... Elle a déjà envoyé promener Jim et Sid qui offraient de me remplacer. Si l'ouvrage n'était pas proprement fait, elle serait très déçue !

— Sois tranquille, je ne suis pas manchot. Voyons, laisse-moi essayer. Je te donnerai la moitié de ma pomme.

Tom céda comme à regret, bien qu'il soit ravi de sa ruse.

Très vite arrivèrent d'autres garçons qui, venus pour se moquer, s'arrêtèrent pour badigeonner. Avant que Ben soit épuisé, Tom avait déjà confié la corvée à Billy Fisher, à qui elle coûta un cerf-volant en parfait état. Lorsque ce dernier se déclara éreinté, Johnny Miller le remplaça moyennant un beau rat mort dégoûtant à souhait (avec une ficelle qui permettait de le faire tourner).

Les marchés de ce genre se renouvelèrent d'heure en heure. Vers le milieu de l'après-midi, Tom, si pauvre le matin, avait amassé mille richesses. Il possédait à présent douze billes, l'embouchure d'un sifflet, un morceau de verre bleu, un canon en bois, une clef qui n'ouvrait rien, un bout de craie, un bouchon de carafe, deux soldats d'étain, un bouton de porte en cuivre, un collier de chien - mais pas de chien -, le manche d'un couteau et six pétards. Tom s'était bien amusé et la palissade resplendissait sous une triple couche de peinture ! Si sa provision de chaux n'avait pas été épuisée, tous les gamins du village se seraient trouvés en faillite.

Tom se dit qu'avec un peu de malice, l'existence était fort supportable.